Guillaume Lavergne

# Une grenouille dans la poutine

*Expérience d'un Français au Canada*



# Sommaire

# Chapitre 1
# Au cœur de l'inconnu

Bonsoir et bienvenu au commencement. Vous êtes au chapitre 1. Le chapitre 1, c'est celui où l'on descend de l'avion et pose pour la 1ère fois le pied en terre inconnue. En un sens, cette situation est comparable à celle que vous vivez en ce moment en tant que lecteur, en posant les yeux sur les premières lignes de ce récit. La première pensée qui nous traverse involontairement mais inéluctablement l'esprit est alors : « Franchement, mais qu'est-ce que je fous là ? ».

Bagage sous le bras, c'est « l'aventure » qui commence comme ils disent… Marion me jette un coup d'œil inquiet. Je devine à son sourire exalté qu'elle est aussi excitée que moi. La ville s'offre à nous et à cet instant, nous assistons à l'émergence de la promesse d'une vie nouvelle. Nous voici plongés au cœur de l'inconnu, celui qui fait si peur aux hommes, en quête perpétuel de stabilité et de routines dans tout ce qu'elles peuvent avoir de plus rassurantes.

Moi, je n'ai jamais aimé les voyages, mais ne me demandez pas pourquoi. J'aurais bien quelques explications alambiquées à livrer, mais je ne voudrais pas me ridiculiser dès le troisième paragraphe. Pourtant, j'en connais des voyageurs : des jeunes, des vieux, des déçus, des heureux, des affabulateurs et des manichéens. J'ai toujours ressenti un certain plaisir et une pointe de jalousie à l'écoute de leurs périples respectifs. Tout avait l'air si simple, si parfait sur leurs albums photos. Soit disant qu'on en ressort grandi, changé : un autre homme, comme une sorte de version améliorée de nous-même qui se connait et comprend mieux le monde qui l'entoure.

Et puis un jour, j'ai pris mon courage à deux mains et je me le suis imposé, comme une condamnation. Je venais de finir mes études, prêt à rentrer dans la vie active pour le meilleur et pour le pire. C'était le moment ou jamais. Mon cerveau avait ratifié le décret de mon départ à l'assemblé national de mon destin. Et rien à foutre des états d'âmes, de mes peurs de petit casanier moyen vivant dans l'éternelle insatisfaction d'une vie qui ne tenait pas ses engagements. Il me fallait le vivre. Ne serait-ce qu'une fois, pour savoir que je ne voudrais plus jamais le refaire. En général, j'utilise une pièce de monnaie pour prendre ce genre de décision. Mais pas cette fois-là. Ou du moins, je ne m'en rappelle pas. Ou alors je m'en rappelle, mais je me dois de romancer un minimum pour le plaisir du lecteur. Marion se retrouvait à-peu-près dans la même situation. Elle n'a pas mis longtemps pour se décider à me suivre. Nous vivrons donc cette aventure en couple.

Nous partons. Le plus loin possible, pour pouvoir attester que la terre tourne bien à la même vitesse, que

l'air qu'on y respire reste sensiblement le même. Tant qu'à faire, autant en profiter pour apprendre une langue. Nous choisissons un pays anglophone. Je me rappelle d'un professeur de géographie que j'avais eu en classe de seconde. Un élève lui avait un jour demandé comment s'appelait la région au nord du Canada. Après un bref moment d'hésitation, il avait finalement bafouillé qu'il s'agissait de la région du Grand Nord Canadien, ce qui nous avait valu des mois d'hilarité à son insu. Pour lui rendre hommage, je choisis le pays à la fleur d'érable. Marion me dit qu'il est grand, environ 14 fois la France, mais peu peuplé. Montréal la francophone est exclue, il ne reste plus que Vancouver ou Toronto. Cette fois-ci, la pièce fera le reste.

Maintenant, nous nous retrouvons comme deux cons, pieds sur le tarmac de l'aéroport et prêt à en découdre. Le froid me glace les orteils et le vent me fouette le visage. Nos regards se croisent à nouveau. Qu'est-ce que nous foutons là ?

# Chapitre 2
# Canada, pays de l’homme qui n’avait plus de pays

Marion et moi sommes immédiatement surpris par le pluralisme culturel qui règne sur Toronto. Cette ville est une salade de fruit internationale, un tableau peint aux couleurs des horizons du monde entier où chacun incarne sa différence, donnant ainsi naissance à une fresque aux milles et un sourires. Tous ces accents aux origines improbables se mêlent dans une atmosphère de paix sociale telle qu’elle en est déconcertante. « Canada, pays de l’homme qui n’avait plus de pays », je m’amuse à lui dire. Nous sommes déconcertés. Mais où sont passés les tensions raciales ? Le racisme primaire de base, les brimades ? Le repli communautaire ? Pourquoi les canadiens ne se détestent-ils pas les uns les autres, comme on nous l’apprend si bien ?

Mais non, le Torontois est quelqu’un de civilisé. A tel point qu’il en est parfois exaspérant. Sa ville est propre, bien trop propre. Ses habitants sont polis, bien trop polis. Leur accueil est chaleureux, bien trop

chaleureux. Dieu merci, leur maire est homophobe et la nourriture écœurante, ce qui me rassure sur la longévité de notre voyage.

Nos premières explorations de la ville nous confortent parfaitement sur les aprioris que nous avons sur l'Amérique du Nord. Les rues semblent toutes avoir été tracées à la règle et à l'équerre. Nous sortons à la station de métro *Union*. Les buildings du centre-ville sont d'une hauteur vertigineuse. Chaque carrefour a son vendeur de hot dog que des hommes d'affaires en costume cravate et au téléphone achètent puis mangent à une main tout en essayant de ne pas se tâcher. Le spectacle nous fait rire. Nous remontons alors *Yonge Street* en direction du nord de la ville. Où que nous allions, des odeurs de nourriture nous assaillent. Nous nous arrêtons pour manger et reprendre des forces. L'omniprésence des *fast food* est ahurissante.

Ensuite, nous partons dans l'ouest, vers les zones résidentielles chics de la ville. J'ai l'impression d'avoir été avalé par une photo de famille. Les maisons sont quasi toutes identiques, avec un petit lopin d'herbe parfaitement tondu et un emplacement pour garer son 4-4. Je vois Marion resserrer son écharpe. Elle a froid. Le vent s'engouffre à grandes rafales dans l'avenue pour gonfler chacun de ces drapeaux canadiens qui semblent fleurirent naturellement sur les paliers.

Le lendemain, nous sortons faire du shopping. Les Torontois raffolent de shopping. La ville compte plusieurs *malls*, sorte de grands centres commerciaux à la sauce américaine. Nous nous rendons au *Eaton Center*, le plus grand de la métropole. Marion est ravie. Les trois étages de boutiques affichent des